Chronique littéraire

Autor(en): **Wicht, Philippe / Lièvre Schmid, Christiane / Rion, Valery**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **118 (2015)**

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

Philippe Wicht, Christiane Lièvre Schmid,
Valery Rion et Dominique Suisse

Dans le pas de Walser, sur les traces de Rousseau… Cippe à Bienne

Association pour une collection d'études littéraires
ACEL

«*Elles cheminent ensemble*
dans une sphère commune,
mais issues de deux ovales distincts.
L'une est toujours dominante,
toutefois jamais écrasante,
car la cadette, résistante,
provoque des ondulations compensatoires
dont l'aînée ne saurait se passer.
Ainsi, dansant un curieux pas de deux,
elles partent vers un avenir pluriel,
la langue allemande et la langue
française dans la ville bilingue de
Bienne[1].»

C'est un objet particulier que cet ouvrage autour de Bienne qui constitue un hors-série de la collection «Le cippe». Cette dernière est publiée sous l'égide de l'Association pour une collection d'études littéraires (ACEL) et vise à favoriser l'accès au riche patrimoine littéraire suisse et francophone. Le cippe se veut être une porte d'entrée à l'œuvre d'écrivains majeurs et compte déjà à son catalogue des analyses des œuvres de Nicolas Bouvier, d'Alexandre Voisard, de Charles-Ferdinand Ramuz, d'Aimé Césaire ou encore d'Agota Kristof.

Cet ouvrage est un hors-série anniversaire, à double titre. En effet, il a été réalisé pour les dix ans de la collection et pour le vingtième anniversaire de l'ACEL. Contrairement aux autres volumes de la collection, celui-ci n'est pas un ouvrage exégétique, mais bien un recueil de textes ayant pour point commun le sujet, à savoir la ville de Bienne, le siège de l'ACEL.

Ce volume hétéroclite contient des textes narratifs, poétiques, des éclairages historiques, des photographies, etc. Malgré la grande diversité, l'ensemble paraît cohérent, car il donne une vision poétique de l'ensemble de la ville de Bienne par petites touches successives.

La première partie suit les traces de Jean-Jacques Rousseau et de sa superbe description de l'île Saint-Pierre dans la cinquième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire* :

« Lorsque vous avez écrit cette Promenade, douze années plus tard, le filtre de votre mémoire avait retenu comme l'essence de ces instants d'éternité. Une autre rêverie alors se déroula de votre âme à votre plume, tant il est vrai qu'écrire, c'est retrouver intactes et sublimées, dans une lumière plus puissante et plus pure, celle que fait jaillir la Poésie, les sensations éprouvées en des moments de grâce et d'abandon.

Et nous, gens d'un autre siècle, nous redoublons par notre lecture cette rêverie qui fut si intime en votre personne très singulière et qui cependant nous parle, intemporellement, d'une des plus grandes expériences de plénitude qu'il est donné de vivre à notre humanité [2]. »

Cette « lettre au rêveur » suinte le plaisir continuellement ressenti à la lecture de Rousseau. Le sentiment de plénitude face à la beauté du paysage a quelque chose de « romantique » puisque Rousseau a utilisé pour la première fois cet adjectif justement dans la cinquième promenade.

Blaise Hoffmann éprouve le même type de sentiment en évoquant Gœthe, lorsque l'esprit se dilate et l'âme s'agrandit face à la beauté du paysage des gorges du Taubenloch :

« Il y a enfin, à Frinvillier, la Suze. Jamais vous n'auriez pensé descendre ainsi la Suze. Les vertigineuses gorges du Taubenloch sont une pause dans la flamboyance de l'été, une parenthèse d'ombre et de fraîcheur. Des fougères jaillissent de la mousse. Des parois calcaires plissent comme de l'étoffe. Votre esprit se dilate. Votre âme s'agrandit. Et vous n'en croyez pas vos yeux lorsque, sans prévenir, les gorges s'éclaircissent et vous voilà en plein centre-ville [3]. »

Les gorges du Taubenloch, un paysage romantique si proche du centre-ville de Bienne. L'ouvrage invite donc à la promenade rousseauiste, mais aussi à la flânerie en ville de Bienne à la manière de Robert Walser.

Il y a dans ce livre une approche personnelle et touchante de la ville de Bienne qui lui donne une âme, à l'image de Thierry Luterbacher qui en fait sa confidente :

« J'ai pris la route et la route m'a pris à travers le monde. J'ai habité Paris et New York. Mais je revenais toujours à Bienne pour m'épancher sur son épaule bienveillante en lui contant mes déchirures. Elle était l'âme sœur qui pansait les blessures de mes coups de foudre sans jamais me reprocher de lui avoir été infidèle[4]. »

Tout se passe comme si Bienne prenait vie sous les multiples plumes des écrivains réunis dans ce recueil. (vr)

Infolio, 2015 (179 pages).

NOTES

1 WALLISER Marie-Pierre, «Bienne la bilingue».

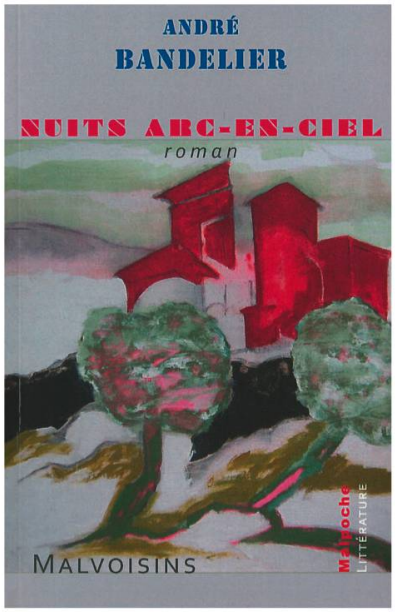
2 BOCHOLIER, Gérard, «Lettre au rêveur».

3 HOFFMANN, Blaise, «Cherche paradis à cinq minutes du centre-ville».

4 LUTERBACHER, Thierry, «Bienne mienne, la tatouée ».

Nuits arc-en-ciel

André Bandelier



Le livre porte en épigraphe une citation de Daniel Pennac : « On écrit pour raison de santé… Faut pas nous mentir ! » Cette phrase exprime bien la fragilité de la condition humaine et la valeur thérapeutique que peut avoir l'acte d'écrire.

Nathan et Emma se sont rencontrés dans les années soixante du siècle passé, à l'occasion de manifestations politiques. Ils se sont immédiatement reconnus et leur relation fut d'emblée passionnée. Le mariage intervint peu de temps après. Trois enfants agrandirent bien-tôt le cercle de famille : Armande, Tristan et Robin.

Après la naissance d'Armande, la santé psychique d'Emma se détériore.

Elle souffre de troubles maniacodépressifs. Le couple va-t-il résister à cet état de fait ? Le mari, lui, est constamment aux aguets, surveillant les moindres faits et gestes de sa femme. À certains moments, le souci est tel qu'il en perd le sommeil, un phénomène bien exprimé par le titre du roman : *Nuits arc-en-ciel*. Malgré les difficultés, non seulement l'amour perdure, mais il va en s'approfondissant au fur et à mesure des épreuves. Ainsi, « Depuis belle lurette, les "je t'aime si" ont laissé toute la place aux "je t'aime quoi qu'il arrive"… ». La vie va ainsi, rythmée par les périodes de crise suivies de celles de rémission.

Dans les difficultés, le comportement de Nathan est admirable. Ainsi, alors qu'il vient d'accompagner Emma à la clinique, il rentre chez lui « en serrant très fort Armande contre lui ». Son principal souci alors, est d'éviter de confier cette dernière à une tierce personne. Il ne voudrait pas, en effet, que sa femme ait le sentiment de partager sa fille. Aussi, va-t-il s'en occuper seul. Il parle à cet égard du « faire même », une expression qui doit remonter à l'enfance. Le malheur a conduit Nathan au repli : « Il a refusé toute aide, y compris celle de ses parents. »

« Partager des sentiments peut être agréable ou cruel. » Emma éprouve ce deuxième sentiment en voyant un film, *La Dentellière* de Claude Goretta, avec Isabelle Huppert. Elle est bouleversée par l'héroïne, apprentie coiffeuse, que les circonstances de la vie amènent à fréquenter un monde d'étudiants en philosophie auquel elle est complètement étrangère. Cela la met face à sa propre situation – une situation humiliante – par rapport à celle de son mari

qui appartient au monde universitaire. C'est ainsi qu'elle s'entend dire : « Où avez-vous étudié ? à Lausanne également ? » (…) « C'est à l'université que vous avez rencontré Nathan ? » comme s'il n'y avait pas de salut en dehors du monde académique.

Les soucis familiaux ne mettent pas à l'abri des contingences de la vie professionnelle. Nathan l'apprend à ses dépens. Candidat à la chaire de linguistique générale de son université, il essuie un cuisant échec. Il prend alors conscience que dans ce monde, comme partout d'ailleurs, le statut social initial du candidat est un facteur important, que là aussi se jouent des luttes occultes, que ceux sur qui l'on comptait vous font malheureusement défaut. Nathan obtient pourtant un autre poste – moins prestigieux cependant – et il en est meurtri. Rien de plus néfaste que ce sentiment pour l'équilibre général de la personne.

Dans ses phases d'euphorie, l'épouse est prise d'une frénésie irrépressible d'achats de toutes sortes. Ainsi, « Emma en phase maniaque ne voit rien de déplacé à multiplier les dons. Pour une copine : un soin de corps, une eau de toilette *Aqua di Gioia* de Giorgio Armani, six carnets de notes, quatre photos encadrées, deux livres d'art. Pour un neveu adolescent : une planche à roulettes, un porte-clés, trois stylos, cinq crayons, deux romans, une aquarelle. » Elle n'en manifeste pas moins d'ardeur à se débarrasser de tout ce qui encombre ses armoires.

À chaque rechute d'Emma, Nathan constate avec consternation son changement d'humeur, sa tendance à porter des tenues excentriques, à se manifester d'une façon outrancière. Il se demande alors ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire pour éviter cela. C'est pour lui une source de souffrance.

« Si tu souffres, bouge ». C'est ainsi que l'on peut tenter d'échapper à sa misère et c'est ce qu'expérimente Nathan. Cependant, il a beau se fatiguer, tenter de faire le vide en lui, la douleur est toujours là, bien présente. La promenade à travers la campagne jurassienne est l'occasion pour l'auteur de démontrer sa capacité à restituer avec précision tous les détails des paysages. Peut-être est-ce là pour lui un moyen de fixer son attention et d'échapper ainsi à la fatalité qui l'écrase.

Lorsqu'on a vainement essayé toutes les méthodes offertes par la psychiatrie officielle, en désespoir de cause, on n'hésite plus à recourir aux moyens les plus irrationnels, par exemple aux recettes des détenteurs de secrets. C'est ce que font Nathan et Emma. Ils vont même jusqu'à écrire des lettres, l'une à son arrière-grand-mère, l'autre à son grand-père, pour les supplier de les laisser en paix, partant de l'idée que le malheur qui leur arrive s'explique par des événements qu'ont connus leurs ancêtres. L'auteur parle de psychogénéalogie.

Les phases de crise d'Emma sont pour Nathan, des périodes d'insomnie. Durant ces nuits, lui, l'agnostique – réminiscence de sa lointaine éducation religieuse – récite le *Pater noster*. Le caractère répétitif de cette prière

semble le rassurer et le calmer. Certes, il ne va pas jusqu'à invoquer les saints à la manière des catholiques. Pour lui, le protestant, il n'y a pas d'intercesseur, il est seul face à son Dieu.

Le timide, l'introverti, mais néanmoins fier Nathan n'hésite pas à avouer sa prédilection pour les femmes bien en chair. Il dit préférer Jane Mansfield, actrice connue pour son tour de poitrine généreux, à Élisabeth Taylor et à Brigitte Bardot.

Il faut saluer la description détaillée des paysages traversés lors d'une randonnée dans le Moyen Atlas: la sécheresse, la chaleur écrasante, tout est ici parfaitement restitué. C'est au cours de cette excursion qu'un psychiatre allemand apprend à Nathan que les maladies psychiques les plus sévères se soignent, mais ne se guérissent pas.

Le narrateur fait une constatation intéressante à propos du comportement du personnel soignant des cliniques et des hôpitaux. Lorsqu'il reçoit un patient accompagné, il s'adresse régulièrement à l'accompagnant, alors que le patient serait parfaitement en mesure de comprendre et de répondre aux questions posées. Le malade est donc infantilisé.

Le livre se termine par une tentation de suicide, mais la force de la vie, le sens de la responsabilité finissent par l'emporter: «Et puis il y a cet enfant à naître chez Armande et Nicolas... » Et encore: «Nathan démuni face aux aspects pratiques de la vie…»

Sur le plan formel, les enchaînements entre les différentes parties du récit sont faits de façon subtile. Un espace un peu plus grand sur la page suffit en effet à marquer le passage de l'une à l'autre.

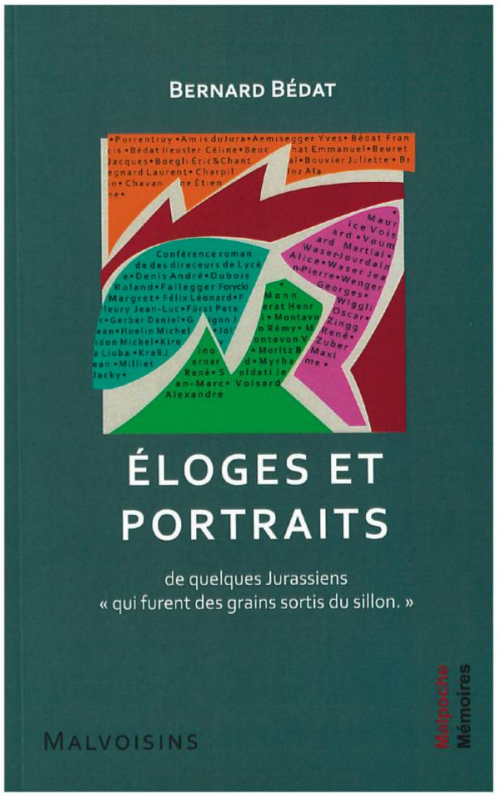
Au-delà de ses qualités littéraires, ce roman est un bouleversant témoignage d'amour. (phw)

Édition des Malvoisins, 2014 (125 pages).

André Bandelier est écrivain et historien. Il a enseigné la langue et la civilisation françaises à l'université de Neuchâtel. Il est l'auteur Des Suisses dans la République des Lettres *et de* Tiananmen pour décor, chronique pékinoise. *Ses essais sont rassemblés dans* Des Lumières à la Révolution.

Éloges et portraits

Bernard Bédat



Voici un livre unique par son contenu. Fait de textes brefs, il réunit un ensemble d'hommages adressés à des personnes qui, pour diverses raisons, fascinent l'auteur. Autant dire que le ton est à la louange, à la louange et non à la flagornerie. Ce qui motive en effet Bernard Bédat, c'est l'admiration et la sympathie. Qu'il s'agisse d'artistes, d'écrivains, d'entrepreneurs, il n'a souci que d'exalter leurs qualités. Les défauts éventuels de la cuirasse ne l'intéressent pas. Cela fait d'admirables portraits qui valent par la sensibilité et par la qualité d'une langue chatoyante et classique.

De par sa nature, ce livre ne se résume pas, il se déguste avec lenteur, s'accommode de l'atmosphère d'un après-midi tranquille.

Grand amateur et spécialiste des plaisirs de la table, Bernard Bédat décrit avec gourmandise la confection d'une omelette ou la préparation d'un poisson et lorsqu'il évoque la truite servie à la Verte Herbe par Yves Aemisegger, il le fait dans les termes que voici: «Ici, pour dire vrai, on ne cuisine pas la truite, on la sublime.» Par la vertu de l'expression, on se situe ainsi à un niveau supérieur de qualité.

Dans «Amis du Jura», l'auteur disserte avec bonheur sur les différentes facettes du pays jurassien, de Porrentruy, «petite ville provinciale bien qu'impériale», à Moutier, en passant par Delémont, la Balade de Séprais, qu'il ne pouvait décidément pas oublier, et les Franches-Montagnes.

Sa bonne ville, il la voit ainsi: «… cadencez vos pas dans ma ville que, chaque jour, la jeunesse investit et réinvente.» Le lecteur sent sourdre dans ce corps de phrase à la fois allégresse et émotion (peut-être aussi une fine pointe de nostalgie).

L'hommage qu'il rend à Jean Gigon, qu'il définit comme «écrivain-cuisinier-pédagogue», témoigne du respect qu'il porte à cet être attachant qui, de nombreuses années durant, a régné en maître bienveillant sur la

cafétéria du Lycée cantonal. Son départ à la retraite valait bien le salut révérencieux qu'il lui adresse.

On admire la justesse avec laquelle il compare les deux héros de l'Indépendance jurassienne, Roland Béguelin et Roger Schaffter. Selon lui, le premier a l'intelligence tranchante (Victor Erard voit en lui l'épée protestante), «mais le feu qui le dévore est une flamme rouge : elle éclaire plus qu'elle ne réchauffe». Le second, en revanche, «a le verbe haut qui emporte l'âme, donne le vertige, celui des avocats, des tribuns ou des poètes…» Chacun, dans son registre, fut indispensable à l'accomplissement de la grande Œuvre.

Lorsqu'il se penche sur la relation entre le poète et l'aquarelliste chez Alexandre Voisard, Bernard Bédat a l'étonnante réflexion que voici: «Elle [l'image] n'asservit ni le poème ni le poète: l'image, impudique, se borne à se déclarer source du poème, elle se tient là, devant vous, altière, magnifique, chatoyante, lumineuse, on sent qu'elle veut être sur le devant de la scène au point de paraître jalouse du poème qui la légende, du haïku, de l'épigramme qui capte immanquablement l'attention du spectateur.» En d'autres termes, l'œuvre picturale a beau être séduisante, l'écriture n'en occupe pas moins la première place. C'est ce qu'exprime bien la phrase que voici: «L'image n'a d'autre destin que de céder la place au poème.»

On salue, à propos de l'hommage rendu à André Denis, les très belles formules que voici: «Il forgeait des âmes fortes avec les armes de l'humaniste et il conduisait avec rigueur son enseignement par scrupuleux respect pour ses élèves. Il semblait avoir décidé une fois pour toutes qu'il était au service de ses élèves pour leur offrir quelques moyens d'affirmer leur personnalité.» Bernard Moritz est celui qui «a le geste qui sauve», allusion à sa carrière de gardien de but de football, mais aussi à sa capacité à défendre sans concession, avec le sourire toujours, les convictions qui sont les siennes. En Jean-Luc Fleury, l'auteur voit non seulement un professeur, mais un maître: celui qui «s'en va lire un poème au vent». Pour Bernard Bédat, Jean Michel «a l'érudition assez gourmande pour distinguer entre les mots l'éloge de circonstance de la reconnaissance du cœur de ceux dont il s'éloigne et à qui manquera sa chaleureuse présence». S'agissant de ce personnage, il faut dire que l'adjectif «gourmand» utilisé ici est particulièrement approprié tant l'homme respire l'optimisme et la joie de vivre. Henri Monnerat est salué comme celui qui «hisse la musique au rang d'une discipline lycéenne primordiale».

Dans «Vino Montavon, la chimie de l'oxygène», Bernard Bédat évoque un vendredi soir de l'année 1955. On est devant l'Hôtel de Ville de Porrentruy. Des générations de lycéens se mélangent en attendant l'heure de la séance de cinéma. Deux aînés se mêlent au groupe. Les deux fréquentent l'université. En fin de semaine, ils aiment à se retremper dans l'ambiance de leur ville. Le premier – on le surnomme Robic – probablement parce qu'il est

coureur cycliste et qu'il fait penser au vainqueur du Tour de France 1947 a le verbe haut et coloré. Très sûr de lui, il impose aux autres une autorité naturelle et tapageuse. Le second, Vino Montavon, est plus discret: il est «différent, attentif, souriant, l'œil doux et la joue rose…»

La relation qu'enfant notre écrivain entretenait avec son frère aîné fait l'objet d'un texte où s'expriment à la fois affection et admiration.

L'émerveillement, chez Bernard Bédat, ne s'arrête pas aux artistes, poètes et autres pédagogues. Il est fasciné par les industriels – pas les managers –, mais les entrepreneurs, ceux qui, partis de rien, n'hésitent pas, alors qu'ils ont atteint le sommet de la réussite, à continuer, parce que c'est leur vie, de tremper les mains dans le cambouis. À cet égard, l'éloge fait de François Studer est exemplaire.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler dans cette chronique le très beau texte évoquant la radieuse personnalité d'Alice Waser-Jourdain, celle qui «ne savait être que du côté du soleil».

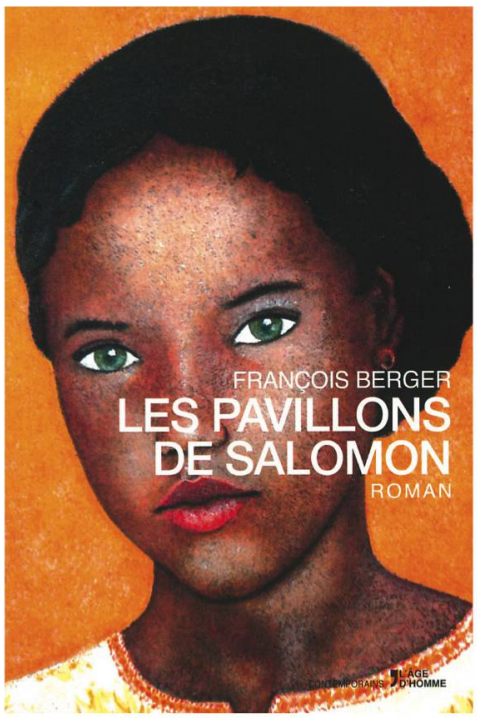
En conclusion, tous ces portraits et éloges sont d'une haute tenue de pensée et d'expression. Ils font penser à l'injonction du poète René Char que Bernard Bédat cite fréquemment: «Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore.» Sous sa plume, le portrait devient un genre littéraire à part entière. (phw)

Éditions des Malvoisins, 2014 (243 pages).

Successivement professeur et directeur du Lycée cantonal de Porrentruy, Bernard Bédat est actuellement à la retraite. Homme de culture, il est chroniqueur pour Jura l'original *et pour* Fontenais Information. *D'autre part, il est responsable des* Éditions des Malvoisins.

Les pavillons de Salomon

François Berger



Un livre fascinant dont l'action se déroule dans un monde feutré et élégant, celui des institutions internationales, à Genève. Maxence, médecin de formation, est devenu haut fonctionnaire à l'Organisation mondiale de la santé. Sa femme, Ottavia, d'origine italienne, est interprète à l'ONU. Le couple a deux filles qui, bien sûr, accomplissent des études universitaires. La famille habite une très belle maison, avec parc, au bord du lac Léman. Au début du livre, Maxence se trouve à l'hôpital, à la suite d'un accident. Il souffre d'amnésie et sera bientôt transféré dans une clinique spécialisée. Il tente vainement de mettre de l'ordre dans ses pensées. Qu'a-t-il fait pour en arriver là? Un jour, il saisit un propos du médecin de l'hôpital qui, s'adressant à son collègue Hamilcar, le fait dans les termes suivants : « Il aurait pu le tuer, vous devriez le garder sous surveillance. » Qui est-ce « le » et pourquoi avoir voulu « le tuer » ? Ensuite, il reçoit la visite d'un collègue de l'O.M.S., Alban. Il le reconnaît sans pouvoir cependant savoir au juste quel rapport il a avec lui. Il ne comprend notamment pas pourquoi ce dernier lui dit qu'il ne lui en veut pas. Progressivement cependant, la mémoire lui revient.

Maxence se souvient de Lucy, une jeune métisse, qu'il avait engagée comme stagiaire dans son service. Elle lui avait été chaudement recommandée par Alban. Il avait eu l'imprudence, lui l'homme de cinquante-cinq ans, responsable de la jeune fille, d'avoir une relation d'un soir avec elle. Peu de temps après, elle disparaissait. Pourquoi s'était-elle enfuie? Savait-elle quelque chose que lui-même ignorait? Il y a une autre femme, Almaze, de couleur noire, qui fut sa maîtresse autrefois. Maxence découvre dans les affaires de sa femme Ottavia une photo où l'on voit Almaze en compagnie de sa fille. Cette dernière n'est autre que Lucy. Doit-il en conclure que celle-ci est sa fille?

Maxence a été mis en examen pour tentative de meurtre sur la personne de son collègue de l'O.M.S. Alban. Son avocat, un ténor du barreau de Genève, lui a évité la préventive en prison. Elle a été remplacée par une

détention en clinique, avec interdiction de sortir. Par la suite, il obtient cependant une mesure de libération sous caution. Il en profite pour se rendre au Yémen sur les traces de la reine de Saba. Il y retrouve Lucy. Sa mise en examen l'a contraint à quitter sa fonction à l'O.M.S. Son ambition, dès lors, est de devenir archéologue. Après quelques semaines d'activité sur un chantier de recherches, il est rappelé à Genève pour son procès. Malgré l'habile plaidoirie de son avocat, le procureur obtient sa condamnation pour tentative de meurtre avec dol éventuel. Cette sentence lui vaut une lourde condamnation de sept ans de réclusion ; le procureur avait requis huit ans. Le procès en appel ne change pas le verdict. Ne reste que le Tribunal fédéral, instance devant laquelle il n'y a pratiquement aucune chance d'inverser la sentence, car cette dernière est liée par les faits retenus par la Cour d'appel cantonale. Maxence accomplira donc sa peine. Il en profitera pour faire des études d'archéologie et, à sa sortie de prison, il partira à la recherche de la mystérieuse reine de Saba. Les dernières lignes du livre sont empreintes de sérénité : « Les années de détention passeront vite. Un jour je ne me souviendrai plus de celles-ci, mais seulement de tous ceux que j'ai aimés. J'ai entendu quelqu'un s'approcher de ma cellule. J'ai reconnu son pas et j'avais toujours l'enveloppe à la main. »

Le roman de François Berger ne se raconte pas facilement. Il vaut par une certaine qualité d'atmosphère. L'auteur est hanté par le problème de la mémoire. Cette dernière, par exemple, restitue-t-elle la réalité ou n'est-elle qu'illusion ? Ainsi, Almaze, dans une lettre adressée à Maxence, lui dit : « La mémoire ne peut pas tout, Maxence, mais la vérité viendra à toi. » Cette phrase mystérieuse laisse supposer que cette dernière n'a pas de valeur absolue et, en tout cas, ne s'acquiert qu'au terme d'un long processus d'expériences et de tribulations.

Le lecteur s'étonne de la présence récurrente de la reine de Saba. Elle est comme le symbole de la sagesse, sagesse qu'elle va chercher et qu'elle trouve auprès du roi Salomon. Symbole de quelque chose d'inaccessible aussi. Des citations du *Premier Livre des Rois*, relatant sa visite à Jérusalem, figurent en épigraphe de plusieurs chapitres.

Le thème de l'amour est sans cesse présent. Celui de Maxence pour ses deux filles est absolu. Puis il y a Ottavia, sa femme, avec laquelle il est marié depuis plusieurs décennies. Elle est restée belle et il lui arrive d'éprouver encore parfois du désir pour elle. Ainsi : « Elle [Ottavia] était vêtue plus légèrement que les autres fois, sa belle poitrine, la séparation parfaite des seins. Chaque fois que je pense à sa courbe magnifiquement dessinée, majestueuse comme celle d'un cygne immobile sur l'eau calme, je me dis que c'est la chose la plus belle qui puisse exister et qui apprivoise, le temps du désir, tout défaut qui pourrait affecter une autre partie de son corps. » Le caractère éphémère du désir est rendu ici sensible et l'on devine que la passion, sous l'effet du temps, s'est émoussée. Ceci est valable aussi pour

Ottavia. On apprend même, à la fin du livre, qu'elle a eu la tentation du divorce.

Les sentiments de Maxence pour Lucy sont ambigus. La considère-t-il – et est-elle – sa fille ? Seule la mère pourrait répondre à cette dernière question. Celle-ci fut peut-être sur le point d'être élucidée. Almaze, en effet, devait rencontrer Maxence en prison. Alors qu'elle allait au rendez-vous, elle mourut dans un accident d'automobile. Quant à Maxence, on peut penser – mais la psychologie est complexe – qu'il a la conviction d'être le père de Lucy. En effet, dans une lettre qu'il lui adresse de sa cellule, il lui déclare : « … je suis ton père. » Mais, s'agit-il du père naturel ou d'un père adoptif ? Les faits et les sentiments s'entremêlent tellement qu'il est impossible d'entrevoir la solution définitive à cette troublante question. La lettre n'est jamais arrivée à Lucy ; elle est retournée à l'expéditeur avec la mention : « mort et inconnu à cette adresse ». Malgré cela, Maxence est convaincu que Lucy n'est pas morte : « Lucy est toujours vivante. Je la rechercherai et la retrouverai. Je serai fier de la tenir à mon bras. » Vivante, l'est-elle autrement que dans son souvenir ? Est-ce une manière pour lui d'entretenir l'espoir ? Dans sa situation, il ne lui reste que cela.

Avocat de son état, l'auteur est particulièrement à l'aise dans tout ce qui touche au domaine judiciaire. Il le prouve dans la partie du livre qui traite du procès de Maxence. Il n'hésite pas à émettre des considérations qui étonnent, qui sont susceptibles en tout cas de relativiser certains verdicts rendus. Ainsi : « Les audiences pénales se ressemblent, une partie accuse, une partie défend et la justice cherche la vérité dans des dossiers qui sont parfois des labyrinthes dont elle a grand-peine à sortir, quand elle peut en sortir, sinon elle fait en sorte que son jugement tienne la route même s'il est éloigné de la vérité. Avec un peu d'intelligence et une dose suffisante de logique, on peut construire un édifice qui ne s'effondre pas devant le sentiment d'injustice. » En fait, on hésite entre cynisme et absence d'illusions.

Le problème métaphysique surgit, au détour d'une page, à la faveur de la prière musulmane prononcée par le muezzin. Maxence est alors foudroyé, une véritable révélation pour lui, admirablement restituée par les lignes que voici : « Allah Akbar ! Je ne sais pas ce qui s'est alors passé, mais j'étais bouleversé par cette prière. Je découvrais pour la première fois de ma vie l'infinie transcendance du Dieu unique et miséricordieux. » Plus loin, on lit encore cette admirable image : « La prière inondait toute la ville, ne semblant connaître aucun obstacle. »

François Berger est séduit par l'Orient. À la fin du premier chapitre déjà, il évoque Carthage en citant la première phrase de *Salammbô* de Gustave Flaubert. Outre les emprunts faits au *Premier Livre des Rois*, déjà évoqués, il se réfère également au *Cantique des Cantiques* en rappelant le début du premier poème : « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon… »

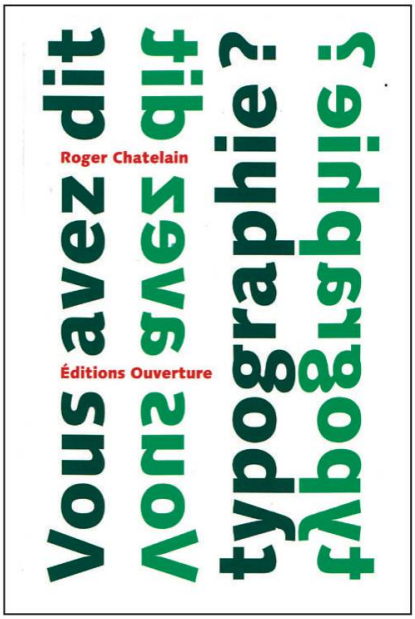
Les Pavillons de Salomon, un livre subtil et mystérieux qui résonne longtemps dans la mémoire du lecteur. (phw)

Éditions L'Âge d'Homme, 2013 (265 pages).

François Berger habite à Neuchâtel où il exerce la profession d'avocat. Il est l'auteur de plusieurs livres de poésie (Le repos d'Ariane) *et de romans* (Le Voyage de l'Ange, Revenir). *Il a reçu plusieurs prix et distinctions et a été traduit en italien, roumain, macédonien, grec et arabe.*

Vous avez dit typographie? Nouvelles «Chroniques typographiques illustrées»

Roger Chatelain



C'est un petit livre étonnant. Quand on l'ouvre, surprise, il se lit horizontalement, de telle sorte que les pages en vis-à-vis sont visibles dans un même plan, comme une page unique! Et il faut alors tenir le livre comme on pourrait tenir une liseuse, dont il a du reste à peu près la taille… Amusant pour un livre consacré à l'art de la typographie et réalisé entièrement avec des moyens traditionnels. Cela ne peut pas être une coïncidence, plutôt un clin d'œil de la part de l'auteur, qui n'hésite pas à multiplier les associations d'idées, à rebondir sur ses affirmations, à déployer son talent de conteur sans presque reprendre haleine. À tel point qu'il en vient lui-même à se demander «quel est le rapport avec l'imprimerie?», sujet initial de son propos, lorsqu'il en arrive à citer des anecdotes sur l'autre sujet qui lui tient tout autant à cœur, l'histoire du canton du Jura!

On le comprend très vite: *Vous avez dit typographie*? paru aux Éditions Ouverture, n'est pas un traité académique sur l'art de la typographie. Roger Chatelain, son auteur, est celui qui a participé à la création de l'indispensable – pour tous ceux qui se préoccupent d'édition – *Guide du typographe romand* en 1943. Devenu une référence, cet ouvrage a été complété et réédité pour la 7e fois à la fin de 2015[1]. Par ailleurs, *La typographie suisse*: *du Bauhaus à Paris*[2] (2008) est un ouvrage de portée historique.

Dans *Rencontres typographiques*[3], en 2003, l'auteur abordait déjà avec un regard plus libre le monde de la typographie, en en montrant différentes facettes, dont certaines plutôt inattendues. En 2011, il commence une collection de petits ouvrages, en le racontant de façon anecdotique et illustrée: *Du signe à la page*[4] puis *Le texte & l'image*[5], sous forme de chroniques. *Vous avez dit typographie* en est le troisième volume. L'auteur utilise ses archives, illustre son propos d'images diverses: à lire, feuilleter, revenir en arrière, scruter, découvrir ou se rappeler un aspect oublié. Un petit peu comme si on était autour d'une table avec lui et qu'il nous racontait ses souvenirs, ses coups de cœur, ses prises de position et ses partis pris, comme d'étonnantes miscellanées. Et on le sent heureux de recevoir à sa table.

La dernière chronique prend soudain un ton plus grave. Intitulée «Un déclin programmé…», elle donne la vision de ce grand spécialiste de l'imprimerie: «L'avenir du livre? À voir l'attitude des nouvelles générations, leur enthousiasme; à mesurer leurs compétences, leur habileté à utiliser les nouveaux moyens mis à disposition, toujours plus performants, mon opinion est faite. Le déclin du «livre papier» est amorcé. Lentement, mais sûrement. La prolifération actuelle paraît trompeuse. *Alea jacta est!*»

C'est peut-être pour ne pas qu'on oublie complètement le livre que Roger Chatelain se plaît à conter ainsi, on pourrait dire inlassablement, la passionnante aventure de la typographie. (dsu).

Éditions Ouverture, 2014 (Son mot à dire)

Né à Delémont, Roger Chatelain habite aujourd'hui dans le canton de Vaud, mais «n'a jamais coupé les liens avec le Jura». Son œuvre lui a valu plusieurs distinctions et une reconnaissance internationale en tant que spécialiste de l'art de la typographie. Il est membre d'honneur de l'Association romande des correcteurs d'imprimerie (Arci).

NOTES

1 *Guide du typographe: règles et grammaire typographiques pour la préparation, la saisie, la mise en page des textes et leur correction*. Lausanne: Groupe de Lausanne de l'Association suisse des typographes (éd.), 2015.

2 *La typographie suisse: du Bauhaus à Paris.* Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008 (Le savoir suisse; 48. Arts et culture).

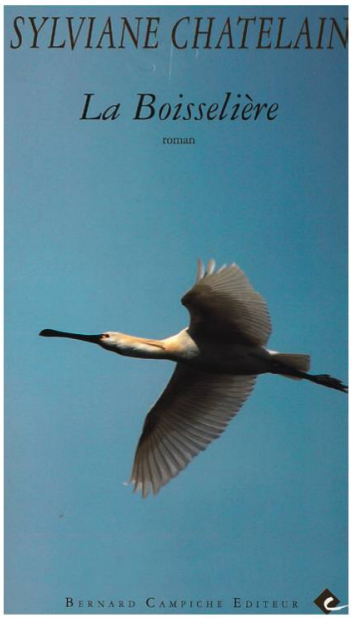
3 *Rencontres typographiques*. Lausanne: Eracom-Procom, 2003.

4 *Du signe à la page: chroniques typographiques illustrées*. Le Mont-sur-Lausanne: Éd. Ouverture, 2011 (Son mot à dire)

5 *Le texte & l'image: nouvelles chroniques typographiques.* Le Mont-sur-Lausanne: Éd. Ouverture, 2012 (Son mot à dire).

La Boisselière

Sylviane Chatelain



Un domaine, en pleine campagne : il y a un corps de bâtiment principal et une maison annexe, une remise, un parc et un jardin... Voici la Boisselière, décor peu à peu dévoilé dans le livre de Silviane Chatelain, paru chez Bernard Campiche. Un homme à la dérive trouve le domaine inoccupé, s'y installe, découvre un carnet, des lettres, des photos et cherche à reconstituer et à écrire ce qui a bien pu se passer. Mais il n'aura pas toutes les clés…

Un charme étrange se dégage de ces lieux. C'était une maison de retraite. Ce devait être un endroit propice à entourer les personnes vieillissantes, à leur permettre de vivre sans angoisse les défaillances dues au grand âge. Ce monde de calme et d'oubli s'est trouvé menacé quand le monde extérieur est devenu la proie de troubles récurrents. La maison s'est vidée. Il est resté un petit groupe de pensionnaires et de soignants fidèles et attentifs, qui forme une sorte de famille.

Un groupe de personnes, chassées par les événements ont demandé asile. Les gens de la Boisselière les ont accueillis, élargissant le cercle familial à ces hommes, femmes et enfants en route pour des lieux plus sûrs. Peu à peu, ils ont appris à vivre ensemble. Ils se sont découverts, se sont compris et ont pu faire face aux problèmes quotidiens, aux menaces diffuses qui se rapprochaient toujours plus. Un jour, trois hommes, eux aussi à la recherche d'un asile, se sont présentés aux portes du domaine. Ils étaient inquiétants, ils se sont imposés en bouleversant, avec leurs méthodes et leurs codes complètement différents, l'harmonie construite précédemment. Et la petite communauté a éclaté.

L'ouvrage est construit de telle sorte que les différents personnages se dévoilent peu à peu, comme si l'on entrait dans ce cercle et faisait connaissance des lieux et des habitants au fur et à mesure des jours. Il est difficile d'en raconter ici la trame, car il faut prendre le temps de saisir les caractères, de pénétrer dans leur intimité, de chercher à comprendre – comme le dit le narrateur – dans « l'espoir de mieux connaître ceux qui avaient vécu ici ». Il est difficile, au moment de refermer le livre, de ne pas ressentir une forme de nostalgie, comme si l'on avait perdu de vue des amis devenus chers, sans avoir plus de nouvelles, en craignant de voir les moments passés ensemble tomber dans l'oubli.

Mais, ce faisant, se dévoile aussi un thème récurrent : celui de l'oubli. Comment reconstituer le passé quand il n'en subsiste que des traces ? Il y a forcément des moments de vide, comme dans la mémoire d'une des vieilles dames qui devient peu à peu étrangère aux autres. « Que savait-elle, qu'avait-elle compris de ce qui s'était passé dans la maison ces derniers temps ? »

Que s'est-il réellement passé ? Où sont-ils tous allés ? Pourquoi le domaine a-t-il été abandonné ? Le roman ne donne pas d'explication. Il n'y a pas non plus d'explication quant aux menaces extérieures. Est-il besoin de préciser ? Il y a aujourd'hui tant de personnes qui vivent dans l'insécurité et doivent s'en accommoder ou alors fuir, chercher refuge. Une guerre, une société qui se délite… La résilience de ceux qui sont pris dans la tourmente et leur besoin irrésistible d'écrire, de témoigner… Comme Hélène, qui a écrit un journal retrouvé dans une chambre : « Un effort sans relâche, un refus obstiné des trahisons de sa mémoire… »

Dans le *Grand cahier* [1], Agota Kristof avait décrit une situation similaire, mais il s'agissait d'allusions à des faits terribles que l'on pouvait espérer appartenir au passé. De même, *Le voyage d'Anna Blume* de Paul Auster [2] était plutôt une histoire de science-fiction, que l'on pouvait espérer ne pas voir se réaliser. Ici, nous sommes dans l'actualité. Voici une belle vieille terre, habitée par une population plutôt âgée, mais capable de générosité… jusqu'à un certain point. Et tout peut basculer. Comment ne pas se sentir concernés ?

« Et voilà, constate Robert, ce que les circonstances ont fait de nous. Elles changent et nous changeons et de quoi serons-nous capable encore, pour survivre, qui nous éloignera chaque jour davantage de ce que nous avons cru ou voulu être ? » Cet extrait, placé en dos de couverture raisonne comme un avertissement. Comment ne pas se sentir interpellés ?

La Boisselière est un beau roman qui, une fois refermé, continue à nous habiter, avec une sourde inquiétude. (dsu).

Bernard Campiche Éditeur, 2014 (200 pages).

Sylviane Chatelain habite Saint-Imier. Elle se consacre à la littérature. Ses premiers écrits ont été récompensés de nombreux prix littéraires : La Part d'ombre *(1988),* De l'autre côté (*nouvelles – 1990) et* Le Manuscrit *(1993). Après* L'Étrangère *(nouvelles – 2000),* Le Livre d'Aimée *(2002),* Une main sur votre épaule *(2005) et* Dans un instant *(2010), elle a été distinguée par le prix des Arts, des Lettres et des Sciences du Conseil du Jura bernois (C.J.B.), décerné pour la première fois en 2013.*

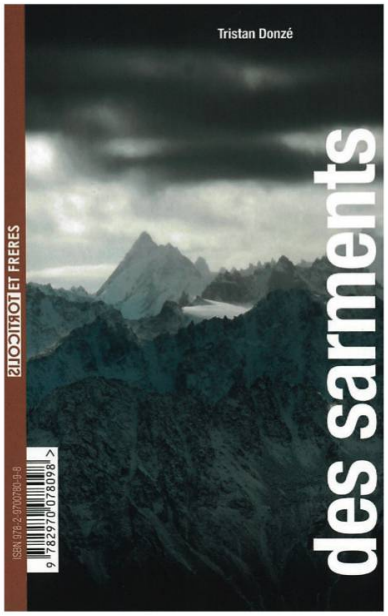
NOTES

[1] KRISTOF, Agota. *Le grand cahier ; La preuve ; Le troisième mensonge : romans*. Paris : Seuil, 2002.

[2] AUSTER, Paul. *Le voyage d'Anna Blume.* Arles : Actes Sud, 1989.

Des sarments

Tristan Donzé



Voici une jeune femme, Léa, «revenue d'un long congé», qui remonte la vallée du Rhône. En nous invitant à la suivre, Tristan Donzé nous convie à partager sa fascination pour ce pays, qu'il interpelle en fin du livre *Des sarments*, paru aux Éditions Torticolis et Frères: «Merci au Valais qui m'émerveille, sans pause viable, je ne sais faire d'autre chose qu'y retourner!»

Le Valais, tout au long du Rhône, ses paysages magnifiques, ses vallées encaissées, mais aussi ses habitants dont on découvre les pensées, car ils prennent tour à tour le devant de la scène, gens du cru ou immigrés, au fur et à mesure de leurs occupations. Il y a les tâches dévolues à la vigne, le travail dans l'hôtellerie, l'enseignement, la police… Peu à peu, on entre dans leur intimité et l'on découvre leur complexité analogue à celle de ce pays aux multiples facettes.

La découverte d'un cadavre de nouveau-né, dans la pinède du bois de Finges, près d'un étang, émeut toute une communauté et va déclencher une suite de réactions qui bouleverseront les existences. Ludovic Orti, inspecteur de police, est en première ligne. Mais est-il réellement taillé pour une telle affaire? «Il se sent comme une vieille branche sèche qui pourrait bien brûler dans un concert de verres de cristal brisés au fond du désert de marbre d'ornement, granit poli et froid.» Il doute de lui, d'autant plus qu'il devine que sa femme, Amanda, le trompe. Elle part avec un vigneron. Ce dernier la laisse plantée en chemin, préférant rejoindre sa femme et sa fille restées dans son pays, au Portugal. Il reviendra plus tard avec elles en Suisse. Amanda rejoint le chalet de son enfance et s'enfonce dans un «délire mystique», ça n'est du reste pas la première fois que cela lui arrive. Pour elle, «les esprits disent des choses qu'il suffit de traduire en mots, puis en action. Leur langue n'est pas la nôtre, il suffira de lire le monde, d'écouter ses voix, de ne pas trop en dire à Ludo. Ils ne peuvent pas voir, eux…»

Ainsi, les situations, mises en scène avec minutie, de manière presque réaliste, suscitent chez les acteurs des associations d'idées et des réflexions de plus en plus intimes, comme une mise en abyme. L'affaire de la «momie de nouveau-né» trouve une explication décalée, bien avant la fin du récit, et Ludovic en sort plutôt mal en point. Mais est-ce la bonne explication? Contrairement à ce que l'on aurait pu croire de prime abord, ce livre n'est

pas un roman policier à clef, mais une exploration des fragilités psychologiques des personnages, de leurs faillites et de leurs tentatives pour comprendre et se reconstruire. Léa, fille de Ludovic et Amanda, souhaite fuir, mais se doit de les encadrer. Il y a aussi une jeune, belle et libre employée dans un hôtel : « aux heures creuses », elle « pratique la réflexologie et croit un peu aux miracles ». Elle se cherche. Un jeune émigré de l'ex-Yougoslavie est comme en déshérence. Même si chacun arrive à un certain apaisement, il reste des zones d'ombre, des choses non dites, une insatisfaction latente. Et aussi une certaine forme de fatalisme : « Les choses ont repris leur place, les mots sont là pour dire ce qu'il faut… C'est tout. »

Et l'on se surprend à souhaiter une suite, pour savoir si ce calme apparent n'est pas, pour finir, annonciateur de futures tempêtes.

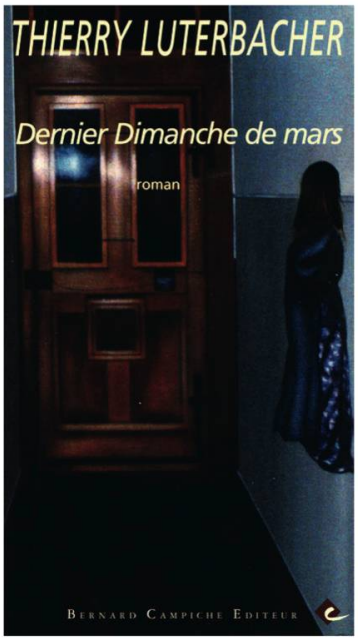
L'ouvrage est présenté en tête-bêche avec un volume de nouvelles d'Alexandre Correa, *Des villes (Du sable)*. Ce sont bien deux ouvrages différents, mais les deux auteurs partagent la même attention pour les détails quotidiens qui trament la vie de leurs personnages, illustrent en toile de fond les décors et nous dévoilent des cassures secrètes, de possibles dérives et des interrogations constantes sur le sens de la vie. (dsu)

Éditions Torticolis et Frères, 2013 (157 pages).

Tristan Donzé est né en 1976. Licencié ès lettres, il est enseignant de philosophie au gymnase (Bienne), dans un lycée professionnel et une école de culture générale (La Chaux-de-Fonds). Il a précédemment publié Quand ça sent le sapin *(2012) et* Lullaby et le frigo qui chante *(un livre d'enfant illustré par Agneszka Pirszel, 2014), aux Éditions Torticolis et Frères, dont il est le fondateur avec Alexandre Correa.*

Dernier Dimanche de mars

Thierry Luterbacher



Le dernier dimanche de mars, nous changeons l'heure de notre montre pour passer à l'horaire d'été. Ce geste très simple peut avoir des conséquences considérables. En effet, dans le roman de Thierry Luterbacher, les regards d'Auguste Geste et de Blandine Théia se croisent et ils sont ensuite persuadés tous les deux d'avoir trouvé l'âme sœur. Pourtant, cette «rencontre» lors d'un concert de rue de musique péruvienne est furtive: «Une nuée de bracelets tintinnabulaient sous mon nez. J'ai suivi le bras vêtu de sombre et je suis tombé sur Lune, une coiffure sage des années trente, noir de corbeau, une peau porcelaine, ciselée par une cicatrice poignante qui déchirait le sourcil de son œil-mousse et reprenait son sillon sur la joue gauche, une fêlure qui racontait un roman.» C'est la forme de la cicatrice qu'elle porte sur le visage qui pousse Auguste à appeler Lune «la moitié perdue de son âme». Il la perd cependant rapidement de vue, car la police disperse la foule qui écoutait le concert; il se fait d'ailleurs assommer au passage. Il la retrouve sur un quai de gare dans un wagon qui s'en va. Trop tard. Blandine et Auguste ne connaissent pas leur véritable identité et s'évoquent l'un l'autre sous le nom respectivement de «Lune» et «Visage». À partir de ce moment-là, on suit les trajectoires respectives de Lune et Visage qui ne cessent de se chercher, de se croiser et de se manquer. Le récit de Luterbacher est construit autour de ces deux voix narratives qui alternent au fil des pages.

Le changement d'heure est un instrument scénaristique original pour empêcher les retrouvailles entre deux êtres qui sont persuadés d'être la moitié d'un tout: «Et maintenant, je me hissais sur la pointe des pieds en cherchant Visage. Peut-être que lui aussi me cherchait. Nos deux têtes se rencontreraient sur le quai n° 2 par-dessus celles des autres, nous nous illuminerions de l'impossible de nos retrouvailles, nous fendrions la foule et resterions face à face, les bras ballants que nous soulèverions parfois pour les laisser retomber aussitôt. Incrédules». Une histoire d'amour au conditionnel en somme.

Lors d'une conversation avec Momone, personnage haut en couleur qui regrette sa jeunesse, chez qui il vivra pendant un temps, Auguste Geste évoque une histoire qui montre à quel point une quête est nécessaire à

l'existence humaine. Cela devient tellement essentiel qu'il en oublie jusqu'à son foyer pour poursuivre son objectif: «Une légende raconte qu'un Apache, un matin, a vu dans le ciel un faucon et il s'est mis à le suivre, laissant derrière lui son village, sa femme et ses enfants. Il n'est jamais revenu. Quand il est mort, et qu'il a retrouvé sa femme dans le monde des esprits, elle lui a demandé pourquoi il l'avait abandonnée. Il a répondu qu'il voulait revenir, mais que le faucon ne s'était jamais arrêté de voler.» De fait, Lune est le faucon d'Auguste et c'est cela qui va le faire avancer.

Luterbacher aime placer ses personnages à la croisée des chemins: «Un croisement de trois routes. Et comme les trois s'engageaient vaguement vers le sud-est, je restais là à les contempler, en me demandant si je pouvais me tromper en prenant l'une plutôt que l'autre.» Ce sont des endroits qui symbolisent l'importance de nos choix présents sur les futurs potentiels, non encore advenus. D'où l'importance d'être pleinement conscient de ses actions dans l'ici et le maintenant.

Même si le roman est clairement réaliste – et parfois la réalité est cruelle, rude et violente puisque blessures, meurtres et braquages jalonnent l'intrigue –, Thierry Luterbacher s'amuse à nous présenter des moments importants où le rationalisme exacerbé propre à nos sociétés se lézarde sous l'effet des coïncidences, des hasards objectifs, de l'inexplicable. D'ailleurs, les deux narrateurs en sont parfaitement convaincus, notamment Lune: «Quoi qu'il arrive, seul ce quelque chose de supérieur, d'indéfinissable, d'inexplicable pouvait rendre nos retrouvailles possibles. J'avais la certitude qu'un décalage du temps avait permis de nous rencontrer puis de nous perdre. Et pourquoi avait-il fallu nous rencontrer, juste le temps de reconnaître l'autre en soi, nous séparer tout aussi vite, nous revoir et nous reperdre encore? Inexplicable!» Même si l'on ne croit pas en l'existence d'extramondes ou d'entités supérieures, cela donne un côté merveilleux, onirique et poétique au sixième roman de l'auteur d'Évasion *à perpétuité*. Visiblement, il aime les instants qui mettent en péril les certitudes. N'est-ce pas d'ailleurs le rôle de toute littérature que de les battre en brèche?

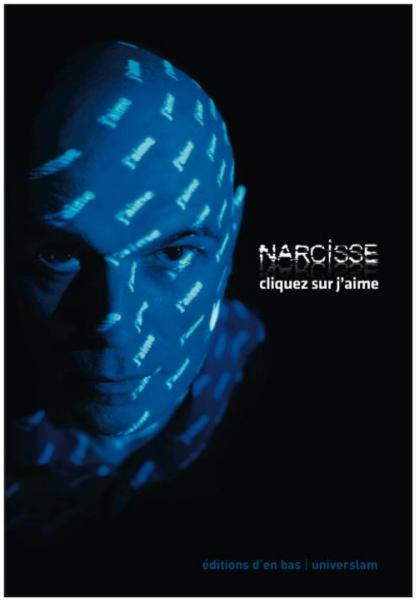
Dans un style parfois enlevé, parfois truculent, Luterbacher propose un roman habilement construit autour de l'idylle de Visage et de Lune tout en développant de multiples et riches réflexions. (vr).

Bernard Campiche Éditeur, 2014 (254 pages).

Thierry Luterbacher est journaliste, réalisateur, auteur, metteur en scène de théâtre et artiste-peintre. Il vit à Bienne et a publié notamment Un Cerisier dans l'Escalier *(2001),* Le Splendide Hasard des pauvres *(2003),* Quidam *(2006),* Le Sacre de l'inutile *(2008) et* Évasion à perpétuité *(2001), tous chez Bernard Campiche Éditeur.*

Cliquez sur j'aime

Narcisse



j'aime quand chacun de mes mots vous désarme
j'aime quand chacun de mes mots est une lame
car chacun de mes mots naît d'une larme
chacun de mes mots dit mon âme
pour moi
c'est ça le slam *(même)*

Narcisse est un slameur originaire de Vicques. Il fait partie de ces rares artistes capables de raconter une histoire en quelques lignes, de jouer avec les mots, de critiquer notre société de consommation, de promouvoir l'écologie, tout cela avec une maîtrise du verbe et des sonorités qui donne à ses slams une véritable puissance poétique et évocatrice:

de la récup et de l'écho
je suis amer
notre terre se meurt
on pollue sans peur
on s'approche du pire
mais c'est notre mère qu'on perd
ça m'atterre
on enterre notre futur
on dépense dans tous les… sens
j'ai conscience
de vous l'avoir déjà dit
je ne suis pas dupe
mais si l'on veut penser à l'écologie
il serait temps de faire de la récup

(...)
fais-nous donc un slam avec de la récup et de l'écho coco

ok ok
je le fais parce que vous le valez bien bien
(...)
et je pourrais continuer à l'infini
mais je n'aurai pas le temps pas le temps
ceci suffit quand même pour prouver
qu'on peut très bien faire un slam avec de la récup
et de l'écho
encore que chacun fait fait fait
c'qui lui plaît plaît plaît

Dans le premier paragraphe du passage qui précède, on constate toute la virtuosité du slameur jurassien qui manie avec habileté les assonances (en [e] par exemple) et les allitérations (en [p] et en [r]) pour mettre en évidence que la planète s'épuise. Il se met dès lors au recyclage, mais cela devient un recyclage intertexuel. Le paragraphe suivant réemploie des slogans publicitaires, des répliques de films célèbres, des chansons de variété française, etc. Comme quoi tout peut être recyclé, même pour faire de la poésie.

Narcisse passe avec aisance d'un sujet à l'autre, parfois profond, parfois futile, mais toujours avec grâce, humour et maîtrise du style:

carlos est membre d'une milice
et passionné de molosses
il est fier propriétaire de milos
un pit-bull bien baveux
qu'il s'efforce de rendre féroce
en ne le nourissant que de mélasse
mais le molosse ne manque pas de malice
profitant de la mollesse de son maître atroce
il mord sa laisse
se rue sur lui et ne laisse
qu'un petit morceau d'os
en souvenir de carlos

c'est un peu con
mais c'est ainsi que cette espèce de con
contribue à l'évolution de l'espèce
et en l'espèce il en découle que
c'est cool quand les cons s'éliminent
comme l'a bien dit
charles darwin
(c'est cool quand les cons s'éliminent)

On remarque dans cet extrait que les jeux sur les sonorités (allitérations de [m] et [s]) ainsi que les répétitions des mêmes mots, «espèce» par exemple, donnent du rythme à la poésie scandée et musicale qu'est le slam.

Toujours à jouer avec son lecteur ou son auditeur, la poésie de Narcisse fourmille de références littéraires, musicales, culturelles ou cinématographiques, de clins d'œil à ses autres textes, de jeux de mots en tous genres. Malgré cette légèreté de ton, il s'adresse parfois à son spectateur en lui posant des questions et en lui faisant prendre conscience des travers de notre société, comme l'effet de mode, ou l'effet de groupe dans le texte intitulé «tels que vous»:

vous vous pliez
vous vous rangez
comme des moutons banalement
alors pourquoi êtes-vous tous différents?
vous subissez
vous acceptez
comme des brebis mécaniques
alors pourquoi vous a-t-on faits uniques
regardez-vous
(...)
voilà c'est tout
applaudissez bien tous en même temps

Il maîtrise parfaitement l'art de la pointe qui consiste à terminer son texte sur une idée puissante faisant réfléchir le lecteur.

Le livre s'accompagne d'un CD car les textes sont non seulement plaisants à lire mais surtout agréables à écouter tant il est vrai que le slam est avant tout une poésie musicale. (vr)

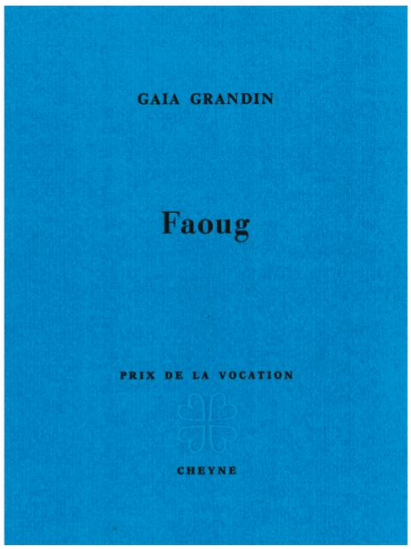
Éditions d'en bas, 2014 (89 pages + 1 CD).

Narcisse a découvert le slam en 2006. il s'est rapidement fait un nom sur les scènes suisses, puis françaises et belges en remportant de nombreux tournois jusqu'au titre de champion de France 2013 (coupe de la ligue slam de France). Il a travaillé à Chicago avec Marc Smith, l'inventeur du slam. En janvier 2014, il crée Cliquez sur j'aime, *un projet pluriel décliné en un spectacle, un CD, un livre et plusieurs clips. <http://www.narcisse.ch>*

Faoug

Gaia Grandin

l'eau a reculé vers le ciel
sans que personne ne la retienne
que restera-t-il quand elle aura pris son envol
seul un lac noir et pour caresse le vent



Promenades plutôt sombres et angoissées d'une rêveuse solitaire autour du lac de Morat, *Faoug*[1] navigue entre le personnel et l'universel, l'ici et l'ailleurs, le réel et le souvenir, nous plongeant dans la difficulté d'être («résister au milieu du rien»), tout autant qu'aux sources de la création poétique – ses méandres, ses enlisements, ses abordages heureux.

Composé d'une quarantaine de courts et denses poèmes, le recueil se déploie en trois vagues aux tonalités changeantes, mais qui forment une unité cyclique, un tout qui se déforme et se reforme immuablement.

D'abord, *L'Estuaire*: élan impétueux qui porte vers l'élargissement, la bouillonnante rencontre de deux mondes, l'un d'eau douce et l'autre d'eau salée. Puis *L'Isle* (avec ce «s» délicieusement désuet): cristallisation de l'ardent désir de prendre le large, terre d'ancrage de tous les absolus, aussi bien que refuge ou salut des Robinsons de tous les temps. Enfin: *L'Estran*, mot rare, qui désigne la partie du littoral définie (ou plutôt: inlassablement redéfinie) par le balancement des marées. Frange sableuse aux contours flous entre terre et mer; où s'ancrent (s'encrent?) nos phrases tendues entre l'appel fiévreux du large et l'attente anxieuse du rivage.

Au cœur du recueil: l'eau dans tous ses états. Métaphore privilégiée de l'insaisissable, du monde en mutation, du temps qui fuit, de la traversée de l'existence, des remous de l'âme humaine. Et, associée à la terre, de la fertilité de l'inspiration… L'auteur décline ici sous toutes ses formes cette matière riche et chatoyante: lac, bien sûr, nuages, pluie, mer, vagues, brume, grêle…

le lac transpire et l'horizon
se rapproche du point de rosée
le ventre de la barque est caressé
par mille poissons
ils viennent se frotter aux miettes de pain sec
leurs bouches gobent la brume
c'est des cailloux
qui tombent de ce ciel troué d'improbable

À l'élément liquide sont associés les larmes et les autres fluides constitutifs du corps, dans une osmose surprenante et ambivalente :

le clapotis de l'eau contre la barque
est le mutisme intime le dialogue des intestins
il tente de museler la raison et la voix
loin de tout mais si proche de soi

Le viscéral, l'instinctif et l'émotionnel en nous suggérerait une capillarité entre le dedans et le dehors ?

L'eau invite en tout cas à la contemplation, au brusque surgissement du souvenir, si l'on en croit l'épigraphe du recueil, deux vers de Kenneth White[2] :

C'est la pluie qui toujours
réveille la mémoire.

L'observation des mouvements du lac semble aussi avoir un aspect hypnotique – état de transe propice à la capture de l'innommable ?

[...]
à croire que les petites langues
qui lèchent mes yeux voguant à vague
jusqu'à l'hypnose ont des intentions

La contemplation bascule parfois dans le vertige métaphysique :

les solitudes remontent le courant
rebroussent là d'où elles viennent
au passage elles glacent les pensées
l'encre colore l'échine de noir

Alors ? Au mât d'un frêle esquif nommé *La Disparition* s'accrochent les espoirs, les envies d'ailleurs ou d'autre chose – s'anéantir pour renaître :

elle grée les voiles de La Disparition
poulies de cendres cordage de poussière
grège toile tendue vole à contre-gré – vers là-bas
l'eau coule de ses poches bleues
en forme de petites pirogues
l'abordage commence au-dedans

Entre le flux des consonnes liquides et suaves («l» et «s») et le ressac des consonnes gutturales («g» et «k»), les amarres sont difficiles à larguer, le cap incertain. *Et si l'ailleurs était nulle part ?* (pour citer le beau roman éponyme de Bernadette Richard[3]). Ou en soi ?

Mais, cela n'est pas nouveau, «l'ailleurs» aimante tous les rêves et les aspirations. Et les comble parfois. Car l'«ici» est souvent décevant, englué dans la routine :

à chaque réveil remettre l'eau
les vagues l'air et tout en haut
un ciel différent d'hier
et toujours la rive
à la même distance

Un appel au secours fuse dans le brouillard d'un jour «sans», dans ces ombres pourtant nécessaires au relief du «tableau» :

ce matin ciel couvert
d'une couche de peinture fraîche
une profondeur s'ajoute
à ce tableau inachevé
où une rame sort du cadre
pour chercher de l'aide
Quand on n'y croyait plus, le ciel se dégage, et voilà que :
l'eau plus plate et transparente
annonce le rivage inconnu
en face de moi plonge
le regard glissant de réponses

On débarque et prend pied, tout au bonheur de la terre ferme. Se tracent alors les mots, comme autant de pas dans le sable neuf :

ciel dégagé dessus dessous
l'eau suinte des coutures
l'ossature de la barque à nu
racle le limon de papier buvard
une empreinte s'imprime

Ainsi est suggérée l'alliance fertile de l'eau et de la terre, limon d'où surgit la parole, l'écriture. Elle est associée au papier buvard, matériau qui absorbe et révèle les impressions du monde.

La tension subtile entre questionnement sur la langue et expérience humaine apparaît bel et bien comme un leitmotiv dans *Faoug.* Gaia Grandin multiplie les allusions à cette eau qui irrigue le «vécu» et fertilise le «dire», dans la douleur autant que dans l'apaisement :

je glisse des mots dans la bouche du silence
[...]
la phrase lézarde l'espace
noir profond éclair
à l'intérieur de l'intérieur

Toujours cette équation liquide à trois inconnues – le corps, le langage, l'élément naturel, dans l'ordre que l'on voudra:

via les corps faire voyager les mots
ceux restés là après la traversée des flots
accrochés au fond de la gorge
les laisser couler rejoindre par l'estomac
le flux des battements
écho des pagaies

Pour savourer pleinement le précieux recueil de Gaia Grandin, il faut sans doute se laisser bercer, voire traverser par le flux et le reflux d'une écriture fraîche et cristalline même dans les remous existentiels ou les eaux troubles du souvenir. On sort de *Faoug* éclaboussé d'embruns revigorants, ému et admiratif, souhaitant bon vent au talent prometteur de son auteur, talent déjà reconnu et récompensé par quelques jolis prix.

Écoutons encore Gaia Grandin évoquer lucidement la difficile «précipitation» de la parole poétique (au sens presque chimique, ou alchimique? du terme), voiles au vent, cap au large. C'est le dernier poème du recueil, suspendu dans sa quête:

le vagissement des bateaux
prêts à prendre le large
à l'intérieur d'un quadrillage
retrouver les horizontales et les verticales
fidèle à la promesse articulée sur l'île
elles gisent toutes dans un autre monde
ces phrases
qui veulent dire qui veulent dire

(cls)
Cheyne Éditeur, 2013 (57 pages).

Gaia Grandin est originaire de Chêne-Bougeries (GE). Installée à Nidau dès 2010, elle a publié son premier livre – Faoug *– grâce au soutien de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet à Paris, qui lui attribue le prix de la Vocation en poésie. En 2014, Gaia Grandin est également lauréate de la Bourse Fell-Doriot d'aide à l'écriture, décernée par la Commission intercantonale de Littérature du canton de Berne et du canton du Jura, et reçoit une bourse culturelle de la Fondation Leenaards à Lausanne, visant le même but. De quoi lui permettre de se consacrer pleinement à son prochain projet*: *l'écriture d'un roman.*

NOTES

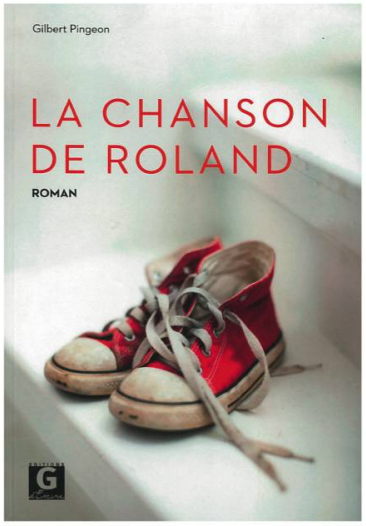
1 Faoug est une petite commune vaudoise sise sur les rives du lac de Morat.

2 Kenneth White est un poète et penseur contemporain d'origine écossaise, résidant en Bretagne depuis les années 1980.

3 RICHARD, Bernadette. *Et si l'ailleurs était nulle part.* L'Âge d'Homme, 2000.

La Chanson de Roland

Gilbert Pingeon



Ce roman est censé avoir été écrit par un adolescent de quinze ans, Roland Godiaux, qui a l'ambition de devenir écrivain. Le titre est inspiré par le prénom du narrateur et par le fait que, lorsqu'il est en retard à l'école – ce qui lui arrive souvent –, son professeur de français au collège l'accueille en lui disant qu'il connaît sa chanson et qu'il n'a donc pas besoin de se chercher des excuses. Roland est l'aîné d'une famille de deux enfants. Sa sœur, Samantha, est de deux ans sa cadette. Comme il arrive fréquemment à ces âges-là, le frère et la sœur se disputent allègrement. La famille appartient à un milieu modeste. Le père, Paul, est magasinier dans une entreprise d'import/export dont le patron, Bernard Bradly, joue un rôle important dans le livre. La mère, Luce, née Borde, sort d'un milieu bourgeois, son père, en effet, était pharmacien à Neufchâteau. Elle ne se fait pas faute d'ailleurs d'affirmer sa supériorité sociale sur son mari. L'auteur décrit bien les travers de la famille Godiaux. Elle possède par exemple une voiture – une Toyota pourrie dit Gilbert Pingeon – héritée des parents du père. De temps en temps, pour profiter de l'auto, on se rend au Val d'Amour. À l'époque des vacances, c'est le traditionnel séjour au Paradis des Pins, un camping situé dans les Landes. La place est réservée d'une année à l'autre, toujours la même.

Le père et le fils sont passionnés de football, pas par les grandes équipes, mais par une petite formation régionale que l'auteur appelle «Les Verts». Avec les petites équipes, en effet, le spectacle est non seulement sur le terrain, mais peut-être davantage encore autour de la pelouse où les spectateurs crient, commentent, s'échauffent, s'énervent. D'autre part, le match continue après la partie, les supporteurs se retrouvant au café pour commenter la rencontre avec passion.

Le livre est construit en deux parties, faites de chapitres courts et alternés. Les uns constituent une chronique de la vie du narrateur. Quant aux autres, ils forment un récit imaginaire – un roman – que l'auteur intitule *Val d'Amour*. Gilbert Pingeon a su trouver le ton qu'il fallait pour faire parler un adolescent gauche, mal assuré comme on peut l'être à cet âge, râlant sans cesse, détestant l'école.

La partie *Val d'Amour* commence par un entretien entre Paul Godiaux et son patron, Bernard Bradly. Ce dernier a convoqué son subordonné pour lui

signifier sèchement son licenciement, sans lui préciser cependant le motif de cette décision. Godiaux, employé modèle, assidu, jamais malade, est abasourdi, lui qui s'attendait à une promotion, assortie d'une augmentation de salaire. Très rapidement cependant, il retrouve ses esprits. S'engage alors une partie de ping-pong au cours de laquelle l'employé prend l'ascendant sur son patron. Il demande tout d'abord une preuve écrite justifiant cette mesure, arguant du fait qu'on ne le croirait pas chez lui s'il se contentait d'une simple explication orale. Au lieu de clore sans autre l'entretien, Bernard Bradly entre dans le jeu de son employé. Dans cette joute, l'auteur prend délibérément le parti de Paul Godiaux. Ce dernier réussit à persuader son patron qu'il n'est pas à la hauteur, qu'il manque des qualités qui font les grands hommes d'affaires. Il lui fait même avouer qu'il a ses faiblesses : une femme dépensière, des dettes de jeu, un fils adoptif qui lui cause bien des soucis. Bradly juge sa situation à ce point désespérée qu'il supplie Godiaux de l'aider à s'en sortir, lui promettant de ne pas se montrer ingrat. Profitant de la situation, l'employé enfonce le clou : « Mou et vulnérable en prime ! s'exclame-t-il. Un homme faible, esclave de ses tares et de ses passions, à la merci de toutes les pressions extérieures, susceptible d'être la victime de chantages, donc potentiellement disposé à livrer des secrets économiques au plus offrant en échange de son silence, secrets qui mettent en péril la survie de l'entreprise et la sécurité de l'emploi de ses collaborateurs ! Vous vous rendez compte, Bradly. » Une attaque en règle, qui aurait dû mettre ce dernier K.-O. Cependant, trop sûr de lui, Godiaux va commettre une erreur fatale qui va apparemment provoquer son renvoi.

L'auteur nous réserve pourtant une surprise. Non seulement le licenciement n'est pas confirmé, mais Godiaux bénéficie même d'une promotion. De simple magasinier, il devient magasinier-chef. D'autre part, il annonce fièrement que la famille est invitée par les Bradly à une partie de campagne le dimanche suivant au Val d'Amour. Le narrateur (n'oublions pas qu'il s'agit de Roland Godiaux) invente alors une histoire abracadabrante : un projet qui a pour but d'éliminer le patron. Non seulement il arrive à ses fins, mais la journée se termine par une tuerie générale. Seul Paul Godiaux échappe au massacre.

La fin du livre réserve une surprise : la promotion professionnelle de Paul Godiaux n'était qu'un leurre dû à l'imagination de son fils Roland ; la réalité est bien différente.

On fait aussi la connaissance des grands-parents paternels de Roland. Le grand-père, Loulou, est artériosclérotique, sa femme, Estelle, diabétique. Pour en parler, Roland utilise un langage cru et désinvolte, celui que savent employer les adolescents que la sensibilité n'étouffe pas lorsqu'ils s'expriment à propos de personnes qui n'ont plus toutes leurs facultés intellectuelles. Ainsi : « Cet après-midi [c'est Roland qui parle], lorsque je pénètre dans le salon encombré de bibelots et de plantes vertes, grand-père Loulou

est en pleine action délirante. Il s'affaire fiévreusement autour de leur appareil de télévision, les manches retroussées, armé d'un tournevis, le visage cramoisi de colère.» En fait, il croyait avoir affaire à une batterie d'automobile et non à un poste de télévision.

Dans un chapitre intitulé «Goal-keeper», l'auteur passe en revue tout le vocabulaire footballistique. Cela va de «petit et grand pont à louche», en passant par «aile de pigeon, coup de sombrero, amorti, feinte de corps, bicyclette, tacle, contre-pied, passement de jambes, demi-volée et volée, lobe», etc. L'admiration de Roland va au gardien de l'équipe des Verts, Jaquemin, un gardien dont la classe devrait lui permettre une brillante carrière, qu'il refuse obstinément. Pour dire la fascination que peut éprouver un adolescent pour son idole, l'auteur trouve des mots d'une grande justesse: «… Jaquemin se détendant à l'horizontale, en plein envol parallèle à la latte, comme un ange suspendu entre les deux angles des poteaux, cueillant tel un fruit mûr, une grosse pastèque de cuir orangé, le ballon qui filait droit dans la lucarne. Ou, un genou légèrement replié en guise d'avertissement à tous ceux qui voudraient s'y frotter, Jaquemin s'élevant verticalement au-dessus d'une grappe de joueurs des deux camps pour leur dérober la balle lors d'un corner particulièrement vicieux. Ou encore, Jaquemin déviant en coup de coin le ballon au ras du poteau lors d'un tir de penalty.»

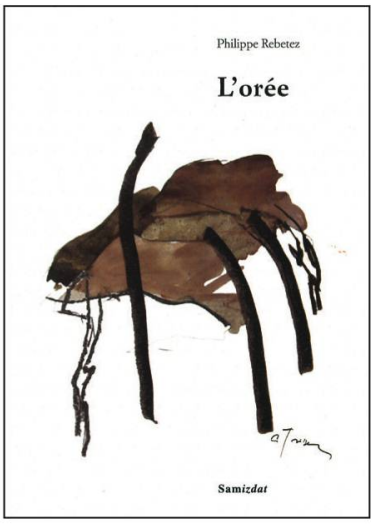
Passionné par le jeu, Roland voudra aussi tenter l'expérience. Sa carrière comme gardien de but des juniors E des Verts sera cependant de courte durée. Il abandonne en effet la compétition à la suite d'un match au cours duquel il a encaissé un nombre incalculable de buts et subi une humiliation rédhibitoire.

Un roman conduit sur un rythme endiablé. Son ton déjanté répond bien à l'ambition de l'auteur de faire rire le lecteur. (phw)

Gilbert Pingeon est l'auteur de poésies, de récits poétiques, de nouvelles, de romans, de journaux et d'une pièce de théâtre. La Chanson de Roland *est son vingt-quatrième livre.*

L'orée

Philippe Rebetez



Paru aux éditions Samizdat, *L'orée* est un beau livre dont la couverture présente une aquarelle de Gottfried Tritten, une «esquisse de la vallée de Conches» dont le simple nom évoque des promesses de nouveaux horizons… Une orée, c'est une zone entre la prairie et la forêt, ni l'une ni l'autre, un lieu de passage où tout est encore possible : revenir en arrière ou s'enfoncer dans les bois. L'ouvrage de Philippe Rebetez, écrits en simples vers libres, parle de ceux qui se retrouvent au soir de leur vie, entre passé peu à peu oublié et avenir trop certain. Il se compose en trois volets. Le premier, intitulé «Sous la cendre», invite le lecteur, par de courts poèmes, à se laisser entraîner dans le domaine de l'imaginaire pour y trouver des ouvertures secrètes.

sache apprivoiser
le silence

il éveille
à un autre monde

La deuxième partie s'intitule également «L'orée». Ce sont de courtes scènes et l'on devine qu'elles se passent dans une maison de retraite. Il y a beaucoup de pudeur pour dire la longue attente, «l'usure du temps» et la fuite de la mémoire, entre attitudes incohérentes et moments de sérénité – et surtout dire le silence où se réfugient ces personnes proches de leur fin de vie.

déambulation
devant des murs
recouverts d'images décolorées

absence de parole

seuls les regards
disent encore un peu

Sans tristesse ni misérabilisme, ces instantanés esquissent des portraits attachants. Les pensionnaires ne sont pas décrits physiquement. Leurs gestes, leurs attitudes ou habitudes les rendent présents. L'un «s'agite», l'autre est assise dans un fauteuil, «sans repères». Les textes sont courts, quelques lignes suffisent. Regardés avec bienveillance, ces hommes et ces femmes portent en eux un mystère. Est-il possible de les comprendre? Car ils n'ont pas encore tout abandonné.

à la lisière du monde
apeurés
par une déferlante d'indifférence
ils errent
à la recherche d'un regard

Plus loin, Philippe Rebetez éprouve le besoin de réfléchir à sa démarche poétique qu'il décrit comme un cheminement «pas à pas». Le ton est plus intime, il s'adresse directement au lecteur, il confie ses «incertitudes» et ses espoirs. Il nous incite à accepter le fait que nous aussi, «nous partons inexorablement». Il souhaite que son œuvre puisse «adoucir les fissures de l'existence» et devenir «terreau pour d'autres écritures».

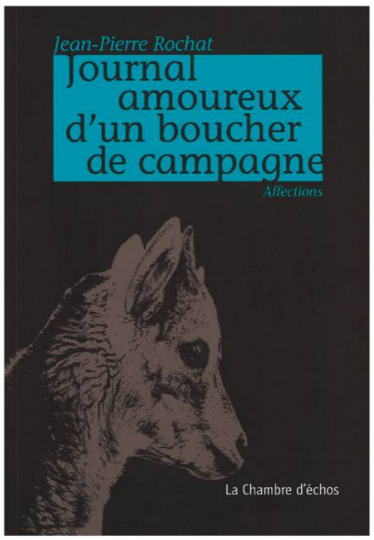
L'orée est un beau livre, écrit avec sincérité. Tous ceux qui ont un proche très âgé seront touchés par son message: la vieillesse n'est pas une défaite, mais un temps différent de la vie courante, un temps suspendu entre deux mondes. À nous de savoir accepter et de trouver «maintes façons d'étancher» la «soif de l'autre». (dsu)

Samizdat, 2013 (76 pages).

Philippe Rebetez vit à Delémont, ville où il est né en 1956. Il travaille avec des personnes en situation de handicap. Il est l'auteur de trois recueils de poèmes aux éditions Samizdat à Genève: Atelier des saisons*, couverture de Francis Monnin,* Traces*, couverture de Sylvie Aubry et* L'orée.

Journal amoureux d'un boucher de campagne

Jean-Pierre Rochat



D'emblée, Jean-Pierre Rochat présente son personnage, au début du *Journal amoureux d'un boucher de campagne*, paru aux éditions La Chambre d'échos: «Paysan-écrivain, pas un long cou, l'écrivain dépassait pas du paysan et le paysan n'était pas un agriculteur à bottes anti-transpiration neuves et tracteur neuf, c'était un paysan usagé, travailleur, avec du jeu dans les roulements doublé d'un écrivaillon de nuit les yeux grands ouverts comme le hibou.»

Mais ce n'est pas tout. «Paysan-écrivain; boucher de campagne, c'est par là que j'ai commencé, dans la pratique, la boucherie de campagne, quand j'étais tout timide et gringalet, faut pas avoir peur…» Et puis, il y a eu l'éveil des désirs amoureux, au gré des femmes de la campagne, généreuses et libres.

Ce paysan n'est plus un jeune homme. Il a gardé depuis le début une petite exploitation, toujours menée de manière traditionnelle. Il a été le témoin de l'évolution des pratiques du monde paysan au fil du temps. Il sait en rendre compte, sans nostalgie – car il sait bien combien la vie dans une ferme peut être astreignante et dure –, mais avec beaucoup de lucidité. Son regard devient parfois caustique quand il évoque les conséquences de la modernisation des exploitations. Il est passionné par son métier, attaché à ses bêtes dont il parle avec respect et tendresse.

C'est un écrivain: «Je voulais devenir écrivain, c'est une phrase qui me fait du bien, aussi l'ai-je ramenée à plusieurs reprises.» Depuis toujours, il a persévéré. «Mais la vie active était remplie à ras bord par le paysan, il s'endormait sur les textes.» Son style très personnel emmène le lecteur dans une narration continue, d'apparence très libre, mais de fait très précise. Le ton est personnel, comme le veut un journal. En fait, il s'agit de la mise en scène de souvenirs intimes, passés ou récents, avec leurs résonances internes, l'un amenant l'autre, sans suite chronologique, plutôt dans la suite des réminiscences: «c'est un roman, le roman des pensées qui reviennent mélangées au pain quotidien; à qui adressez-vous vos romans?»

Boucher, il n'a pas vraiment choisi de l'être. Il a été confié tout jeune à un oncle, personnage haut en couleur, rabelaisien, qui initie à la dure son apprenti, de ferme en ferme, au gré des bouchoyades, dans des atmosphères de fête trop alcoolisées. L'oncle a eu une fin tragique, un cauchemar

grotesque, en apothéose, qui marque aussi la fin d'un certain mode de paysannerie à l'ancienne. Cette mort signe aussi la fin d'une époque pour le jeune homme: «j'ai mis long à tourner la page, à retourner au charbon tout seul…» Il reprendra plus tard la tournée des fermes, pour un revenu d'appoint, mais plus de la même façon.

Amoureux, surtout, il l'a été et il l'est encore et toujours. Il aime en parler, se rappeler les rencontres passées ou récentes, les heures de gloire, les étreintes voluptueuses. Son langage est souvent cru, mais il se défend d'être vulgaire. Il reconnaît qu'il y a une part de fabulation, mais quel plaisir à raconter: «Oui, mais je dois tempérer, je dois économiser mes sources d'inspiration, je n'en ai pas eu tant que ça et à chaque fois ce ne fut pas sans tomber profondément amoureux ce qui ne va pas sans tourments et conflits intérieurs sans fin.» Et c'est dans l'évocation des moments les plus intimes que l'écrivain trouve les élans les plus tendres. «J'ai posé ma main sur sa hanche, ici, tout près, nous étions emboîtés, j'étais dans son corps, nous faisions les magasins, elle vaporeuse et moi de plomb ailleurs, disparu finalement j'étais qu'elle et nous faisions l'amour au propre et au figuré.»

Ce journal se lit d'une traite, comme un poème lyrique et même parfois épique. Il est certainement en grande partie autobiographique, même si Jean-Pierre Rochat ne cache pas son plaisir à extrapoler, jouer avec les mots et les idées. Et à nous entraîner dans son univers… Tout en gardant des plages secrètes:

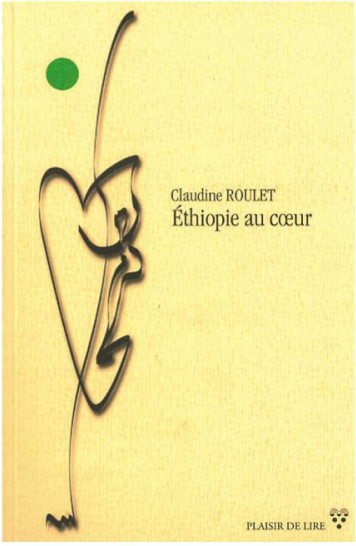
«C'est elle qui m'a dit… Qu'est-ce qu'elle t'a dit? Je le garde, je ne vais pas tout divulguer.» (dsu)

La Chambre d'échos, 2014 (73 pages).

Jean-Pierre Rochat, né en 1953, exploite avec sa famille une ferme à Vauffelin dans le Jura bernois. Paysan, mais aussi écrivain, il a notamment publié Berger sans étoiles: récit (*Éditions d'en-bas, Lausanne, 1984, Prix d'encouragement du canton de Berne en 1984), puis* Hécatombe: nouvelles (*1999, Prix de littérature du canton de Berne en 2000),* Sous les draps du lac: nouvelles (*2001),* Mon livre de chevet empoisonné *(2006) aux éditions La Chambre d'échos. En 2013,* L'Écrivain suisse allemand (*Éditions d'autre part) a reçu le Prix Michel-Dentan.*

Éthiopie au cœur

Claudine Roulet



Marina di Ravenna, février 1980. Au lendemain du carnaval, Lucrèce, tisserande à Venise, part se ressourcer au bord de la mer. La fête est finie, les masques sont tombés; dans l'envers du décor, elle se sent «sale et vieille». Elle marche dans la brume laiteuse du matin, humant l'air vif, les pieds baignés par les vagues. Comme purifiée. Et voilà que, tout à coup, le hasard (le destin?) la frappe au cœur.

«Elle entend des voix. […] C'est comme une mélodie: la voix d'une femme et le babil d'un enfant. Lucrèce ouvre les yeux. La plage s'étend à perte de vue. Elle devine, très loin, deux silhouettes, aussi fines que des hiéroglyphes. L'une, plus haute que l'autre, est comme cernée d'un halo tandis que la plus courte virevolte de l'ourlet de la mer à la frange d'algues et de coquillages. L'enfant, si c'en est un, se baisse pour cueillir quelque trésor et courir, le bras tendu, vers l'autre personne. La haute silhouette se penche et Lucrèce devine dans ce mouvement une tendresse rayonnante. Pourquoi son cœur est-il ainsi broyé? Pourquoi son souffle coupé?»

La femme et l'enfant de l'«Apparition» s'appellent Cornelia et Donato. Ils vivent à Bologne avec les grands-parents de Donato, artisans. Cornelia, elle, est harpiste; son fils est né d'un père éthiopien, Tafari, venu étudier en Italie et reparti chez lui en 1974, au moment de la chute du négus Haïlé Selassié. Écartelé entre deux loyautés, mais convaincu de son devoir d'œuvrer à la reconstruction de son pays, Tafari a abandonné Cornelia, enceinte, la laissant désemparée et meurtrie.

Cela, Lucrèce ne le sait pas encore lorsqu'elle salue la femme et l'enfant «[…] une intuition fulgurante lui souffle que cette rencontre ne doit pas rester sans lendemain.» Échange d'adresses. Et début d'une amitié qui va s'étoffer au fil du temps, entre Bologne et Venise; avec, en toile de fond, les déchirements d'un pays qui n'est pas le leur – l'Éthiopie.

Les deux femmes sont pourtant bien différentes – dans leur physique, leur personnalité et leur parcours de vie. Cornelia, la blonde aux airs de madone, portée sur son chemin de croix par l'amour inconditionnel des siens, devra trouver la voie du pardon. «Son visage est de ceux qu'on peut voir sculptés aux porches des cathédrales. De ceux qui, en dépit de la dureté de la pierre, reflètent une joie secrète.» Quant à Lucrèce, la sombre beauté aux yeux

verts, elle va devoir panser son «mal de mère» et vaincre ses démons, dans les vapeurs mortifères de l'île de la Giudecca.

Éthiopie au cœur: le lien viscéral entre Cornelia et Lucrèce, c'est donc ce pays lointain, fascinant et cruel, à l'histoire tourmentée. Mais c'est aussi une terre d'une rare beauté, héritière d'une civilisation brillante, à l'image du séduisant Tafari et de l'envoûtante Makeda, Reine de Saba, dont il sait si bien raconter le destin extraordinaire.

De l'Éthiopie où elle est née – son père Vittorio, ingénieur en hydroélectricité, était occupé à la construction de barrages sur le fleuve Omo –, Lucrèce a une image paradoxale. L'exil, à 14 ans, a sonné le glas de son enfance; et pourtant, son métier consiste à tisser des pagnes blancs, à la manière de là-bas. Elle confesse à Cornelia, lors de leur première rencontre: «Savez-vous, pour moi, les Éthiopiens auraient tout aussi bien pu vivre sur la lune ou sur une autre planète. Je n'ai jamais rien partagé avec eux. Je n'ai connu que leur barbarie au temps de la déposition du négus.» L'impression se fera ensuite plus nuancée: «Lucrèce trouvait les Éthiopiens secrets, impénétrables. Cruels? Elle ne pouvait en juger. Elle avait toujours vécu dans un univers parallèle, séparée d'eux par un mur invisible. Religions différentes, écoles séparées, jeux autres, écriture indéchiffrable. Langue étrangère, sans parenté aucune avec les langues parlées en Europe.»

Une approche qui refroidit Cornelia. Car elle-même, malgré sa douleur et son désespoir, cultive le souvenir de Tafari et nourrit un attachement instinctif à la terre qui l'a vu naître. Elle caresse néanmoins l'espoir un peu fou qu'il revienne en Italie et part souvent en pèlerinage dans les lieux qui ont vu fleurir leur amour: le sanctuaire de San Luca, le monastère de Santo Stefano où vit frère Tewodros, l'ami de Tafari, et surtout la petite maison abandonnée des Apennins, où Donato a été conçu. Cornelia ne peut s'empêcher de voir un présage heureux dans le retour saisonnier d'une huppe couleur de cannelle, aperçue la première fois à la naissance de leur fils. Enfin, bien sûr, il y a Donato – fin, élancé, les cheveux crépus et les yeux comme deux billes noires – le portrait craché de son père! Cornelia lui voue un amour infini.

C'est ce qui bouleverse Lucrèce, elle qui n'a jamais connu pareille tendresse. Sa mère, Odile, a toujours été froide et distante avec elle. Les événements de 1974 en Éthiopie, à l'origine de leur départ, l'ont irrémédiablement brisée. L'incendie de leur maison d'Addis Abeba l'a laissée comme «une poupée de chiffons». À Venise, elle n'a pas su prendre racine et s'est enfoncée dans la dépression. Une nuit d'équinoxe, drapée dans sa robe noire froissée, elle perd définitivement pied et se laisse aspirer par les eaux de la lagune, une rose blanche serrée dans son poing fermé – réminiscence de son jardin d'Addis Abeba? Le mal est sans doute plus profond: «Une

femme étrangère à Venise, comme elle avait été étrangère en Éthiopie. Étrangère à son mari, à sa fille, à elle-même. Déracinée à jamais.»

Lucrèce renoue le contact avec Cornelia lorsque celle-ci est à son tour frappée par l'adversité: lors des événements tragiques du 2 août 1980 à la gare de Bologne. Chiara, la mère de Cornelia, est gravement blessée dans l'attentat meurtrier, d'abord attribué aux Brigades rouges, plus tard revendiqué par un mouvement d'extrême-droite.

Amputée d'une jambe, Chiara devra apprendre à vivre avec ce traumatisme, puisant force et courage dans la tendre affection des siens et dans ses ressources propres. Son épreuve va bien sûr affecter son mari, sa fille, et jusqu'au petit Donato; tous devront prendre la mesure de cette journée terrible qui «a retourné le monde à l'envers», selon les mots de l'enfant.

Entretemps, à des kilomètres de là, Tafari a vécu de cuisantes désillusions depuis son retour au pays: le nouveau dictateur, Mengistu Haïlé Mariam, se montre encore plus sanguinaire que son prédécesseur. Devenu instituteur, le jeune homme est menacé, comme la plupart des intellectuels. Il prend le parti de fuir à nouveau, poussé en cela par sa mère Maryam, qui veut lui éviter le sort tragique de son père – arrêté, torturé et tué par les sbires d'Haïlé Sélassié. Commence alors une éprouvante odyssée de cinq mois le long de la «frontière verte» (en fait un erg aride…), qui le mènera – en train, à pied, à dos de dromadaire – jusqu'au port de Djibouti. Sa traversée du désert (au propre comme au figuré) sera illuminée tant par l'humour et la fraternité bourrue de ses passeurs méharistes, que par la compassion d'un capitaine au grand cœur, qui le fera embaucher sur un bateau à destination de l'Italie.

C'est le petit Donato qui aura la prescience du retour de son père. Se sentant délaissé par ses proches, il décide de leur fausser compagnie et de monter tout seul, comme un grand, sur la Torre degli Asinelli d'où, paraît-il, on peut voir la mer, et les bateaux qui arrivent au loin…

Dans ce roman attachant, Claudine Roulet explore les lignes de faille de ses personnages avec une grande empathie. Fiers et dignes dans les affres du doute et les conflits de loyauté, ils sont appelés à lutter, à reconstruire un sens à leur vie dans les aléas de l'Histoire, face aux brisants de leur propre histoire.

L'écriture est très visuelle; elle s'attache au détail évocateur. Ainsi, lorsqu'est décrit le travail de Giuseppe, créateur de masques: «Rabots et varlopes, ciseaux, gouges, burins et poinçons, limes et chignoles se chevauchent dans un désordre qui n'est qu'apparent, puisque la main de l'artisan saisit, sans jamais se tromper, les manches des outils patinés par un usage quotidien. […] Giuseppe sculpte le bois. Les veines de noyer, d'acacia ou de poirier soulignent une expression, dessinent des grimaces ou des rictus, s'affaissent en moues larmoyantes. Plus tard, le masque se parera de sourcils hirsutes, de moustaches tombantes, de dents mal chaussées et le

crâne se couvrira de longues mèches ressemblant davantage à une crinière qu'à une chevelure.»

Claudine Roulet nous offre également de belles eaux-fortes de la lagune vénitienne. «[Vittorio] contemple les eaux du canal. Eaux-lumières, reflets de couleurs. Eaux vivantes en dépit de leur odeur de croupi. Il constate que ce sont les eaux les plus souillées, lourdes et denses, qui offrent les reflets les plus limpides. Ceux des palais aveugles. Tant de fenêtres fermées ou bâillant derrière des stores toujours baissés. Rideaux de théâtre, rouge passé, rose ou brique, remontés de guingois, fanés aux plis, froncés négligemment, fripés comme les paupières fatiguées de morts-vivants.»

Tableau très réussi de la sublime et pourrissante cité des Doges qui n'en finit pas de mourir, avec un sens inné du spectacle…

Par ailleurs, un profond amour de l'Afrique affleure à chaque ligne, lorsque l'auteur s'attache à décrire l'Éthiopie, la variété de ses paysages, sa mosaïque d'ethnies, ses us et coutumes et, particulièrement, ce désert d'une beauté implacable, qui donne à tout être qui s'y mesure de durables leçons d'humilité.

Le roman de Claudine Roulet touche par sa puissante simplicité, son absence de fioritures inutiles; il va droit au but et droit au cœur, laissant l'empreinte d'un tempérament résolument positif et confiant dans la nature humaine. Mais si c'est bien la vie et la joie qui triomphent, que l'on ne s'y trompe pas. On sent aussi toute la profondeur du malheur qui frappe les personnages, les violente dans leurs valeurs et leurs convictions, et les pousse dans leurs derniers retranchements. Pour les faire grandir. Tout cela est infiniment réjouissant: merci Madame Roulet! (cls)

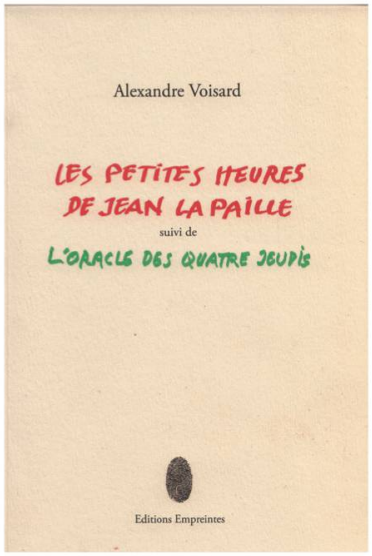
Éditions Plaisir de Lire, 2014 (246 pages).

Claudine Roulet est originaire de La Sagne (NE). Après des études d'institutrice, elle enseigne pendant huit ans. Elle s'installe ensuite au Portugal avec ses enfants et son mari médecin, en vue de préparer un long séjour au Mozambique. Elle séjourne en Afrique de 1966 à 1976, ce qui lui fournira la matière de sa Petite chronique mozambicaine *(1987), témoignage sur les problèmes de l'aide aux pays en voie de développement. De retour en Suisse à l'indépendance du Mozambique, Claudine Roulet travaille dans le cabinet de son mari et publie, outre plusieurs nouvelles, deux romans:* Le Samovar *(1990) et* Rien qu'une écaille *(1996), pour lequel elle reçoit le Prix Dentan en 1997. Suivent* La maison loin de tout *en 2002 et* Déborah *en 2005.*

Les petites heures de Jean la Paille suivi de L'Oracle des quatre jeudis

Alexandre Voisard

«La poésie est cette musique que tout le monde porte en soi.» Cet aphorisme de William Shakespeare montre bien ce qu'Alexandre Voisard, en tant que poète et observateur attentif, a su entendre dans les propos de Jean la Paille, «un rêveur discret (ou un oisif distrait)». La poésie peut surgir parfois où on ne l'attend pas vraiment comme dans les propos d'un simple d'esprit. C'est ce que Voisard nous rappelle dans la clausule de son recueil :



«La poésie sait être partage, quête ou enquête, proclamation, protestation ou espérance. Elle peut surgir d'un bruissement d'eau, d'un froissement de feuilles, d'un sanglot d'enfant. Le silence même y conspire, y cogite incognito.

Affirmative de nature, elle consent parfois, sous le front d'un simple ou sur la langue d'un traîne-misère, à l'humilité et à l'effacement.

Elle trace alors à la craie le conte de quiconque parmi les humains, a saisi au vol, dans le bourdonnement des mots, ceux qui parlent attente et émerveillement aussi bien que désarroi et bravoure.»

Le travail du poète consiste à être l'observateur des moments empreints de poésie afin de les coucher sur papier. C'est lorsque Jean se promenait dans la nature et qu'il rentrait «en marmonnant d'incompréhensibles litanies» que souvent, il fallait tendre l'oreille pour saisir la poésie dans ses paroles :

Un mardi d'août
Passant par la clairière
il s'est emmêlé dans les fougères
tonnerre de tonnerre
ces fougères sont pleines de doigts
leurs mains vous giflent hah

les chardons sont moins méchants
vivement l'orée où la ronce
au moins t'offre la mûre

Dans les paroles de Jean fleurissent des personnifications pour décrire les diverses plantes qui l'environnent. Même s'il fulmine contre ces fougères qui ne veulent pas lâcher leur étreinte, il finit par reconnaître que certaines plantes d'apparence agressive, comme la ronce, donnent les doux fruits que sont les mûres.

Dans *L'Oracle des quatre jeudis*, recueil qui compte seize poèmes, il est question d'un quidam qui attend désespérément la visite d'un oracle afin que celui-ci lui annonce «comment vaincre la mauvaise fortune et suivre le chenal menant à l'abondance». Ces poèmes, placés chacun sous l'égide d'un Saint, sont entrecoupés par les propos d'un narrateur qui se gausse de l'absurdité de l'attente de ce personnage: «Le quidam dans l'attente de cet oracle qu'il imaginait désormais incarné en courrier de poste, en porteur de pain, en astrologue ou en magicien, voire en prophète vêtu de soie et nimbé d'or, fit le guet du crépuscule à l'aube.» Cette énumération montre qu'il vaut peut-être mieux attendre Godot qu'un oracle, surtout s'il s'agit de celui qui a été si justement baptisé par Alexandre Voisard «L'Oracle des quatre jeudis». Elle montre également qu'une méditation poétique sur la vanité de la condition humaine peut être empreinte de légèreté et d'humour, ce qui ne nuit pas pour autant à la profondeur de la réflexion:

À la Saint-Juste

L'homme pense à demain
seul à table
la tête dans ses mains
on frappe à la porte
– Qui est-ce?
– C'est l'oracle!
– Je t'attendais
il ouvre mais devant l'huis
il n'y a personne.

À la lecture de ce poème, on a l'impression de relire quelques-unes des plus belles pages du théâtre de l'absurde: celles de *La Cantatrice chauve*, lorsque l'on sonne et que personne ne répond. Le jeu de mots sur «l'huis» qui se prononce comme «lui» témoigne de l'humour d'un Voisard inventif. À force de penser à demain et d'attendre l'oracle qui jamais ne viendra, le

personnage au centre du recueil de Voisard oublie de vivre l'instant présent. Il se retrouve seul face à la fuite inexorable du temps.

Dans ces deux recueils qui se ressemblent du point de vue de leur construction, Voisard a souhaité montrer que la poésie est universelle et qu'elle se trouve où l'on n'aurait pas soupçonné sa présence. Ce n'est pas un art qui met à l'écart, c'est un art qui rassemble pour dire l'émerveillement devant la beauté du monde ou pour mettre en évidence notre désarroi face à la vanité de notre condition. (vr)

Éditions Empreintes, 2014 (59 pages).

On ne présente plus Alexandre Voisard, habitué de cette chronique où il est invité pratiquement chaque année.